

Devenir pleinement soi-même Entretien avec Carl Bergeron

Alain Roy

Numéro 66, automne 2016

À quoi sert la fiction ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2016). Devenir pleinement soi-même : entretien avec Carl Bergeron. *L'Inconvénient*, (66), 28–33.

DEVENIR PLEINEMENT SOI-MÊME

ENTRETIEN AVEC CARL BERGERON

Propos recueillis par Alain Roy

Un jeune dandy tient le journal de ses impressions, de ses déconvenues, des maux profonds qui affligent la psyché québécoise. Cela n'est certes pas banal. L'Inconvénient a tenté d'en savoir plus.

Alain Roy : Dans le cadre de ce numéro qui s'intéresse à l'utilité ou à la fonction des fictions, je propose que nous nous penchions d'abord sur le genre de votre livre, lequel se présente sous la forme d'un journal dont le narrateur s'appelle, comme vous, Carl Bergeron. Le lecteur pourrait en déduire qu'il a entre les mains un ouvrage autobiographique, mais le texte en quatrième de couverture l'avertit qu'il ne s'agirait pas d'un « vrai journal ». D'où la question qui surgit forcément : jusqu'où s'étend la part du faux ? Avez-vous simplement remanié la chronologie des faits pour des raisons formelles ou certains de ces faits, certaines scènes, ont-ils été carrément inventés ?

Carl Bergeron : Dès la première page, *Voir le monde avec un chapeau* se présente comme un journal qui respecte la chronologie d'un calendrier, mais dont l'année ne serait pas précisée. Alors, bien sûr, il ne s'agit pas d'un « vrai » journal. Ce *x* à la fin du « 201x » de la première entrée, à défaut d'annoncer une entrée dans la fiction, annonce que l'auteur entend ne pas se laisser enfermer dans les codes du genre. D'ailleurs le lecteur, selon les aléas de la sensibilité du narrateur, se voit fréquemment renvoyé à des dates antérieures de la mémoire

individuelle et collective, ce qui ne respecte pas la « chronologie du présent », qui est la chronologie que l'on retrouve dans un véritable journal.

Maintenant, que ce journal n'en soit pas un « vrai » ne signifie pas pour autant que ce qui y est raconté est faux. Sur le seul plan empirique et factuel, quatre-vingt-dix-huit pour cent de ce qui y est raconté est véridique. Les scènes « inventées » sont au nombre de deux ou trois, et elles ont pour fonction de combler des lacunes dans le récit. Je les ai ajoutées à la manière d'un architecte qui, après avoir pris un peu de recul, juge nécessaire d'ajouter une nouvelle poutre à sa construction. Leur apport est structurel, et ce qu'elles racontent n'a rien d'extraordinaire.

Je jugeais important de respecter ce principe. Il ne me serait pas venu à l'esprit, par exemple, de profiter de l'occasion pour m'attribuer des aventures extravagantes qui ne me seraient pas arrivées. Un lecteur m'a demandé si l'histoire de la drague de rue avec la femme noire avait été inventée. Je lui ai répondu : absolument pas. Si j'avais voulu inventer une telle histoire, j'aurais changé illico le nom du narrateur pour celui d'un alter ego. Je ne fais pas partie de ceux qui croient que tout est permis en matière autobiographique.

J'assume l'ambiguïté inhérente à toute démarche littéraire, mais la « complication » et le brouillage de pistes « méta » autour de l'identité du narrateur ont tendance à m'exaspérer. Si vous voulez inventer à votre aise, changez le pacte de lecture, changez le nom de votre héros. En revanche, si vous gardez votre nom au complet, vous avez l'obligation morale de rester collé le plus possible à la vérité. Du moins, selon moi.

Enfin, *Voir le monde avec un chapeau* n'est pas un remaniement de quoi que ce soit, mais bel et bien une création. Que la matière provienne d'une observation ou d'une réminiscence, d'une action au présent ou au passé, elle est filtrée et transformée par le travail du style. Ce n'est pas une étape banale : il s'agit de faire vivre ce qui est mort, ce qui a déjà eu lieu, et de le transfigurer pour en garder la vérité et la beauté. Ensuite vient la poétique : la composition à proprement parler, qui fixe, pour des raisons touchant à la structure dramatique, à la clarté de la pensée, à l'esthétique et à la musicalité, chaque passage à sa place selon une économie interne que je suis le seul à connaître. Vous allez me dire que je joue sur les mots. Non, j'insiste vraiment sur ce point : ce qui fonde, pour moi, l'acte d'écrire ne tient pas à la fiction ou à l'autobiographie, mais au style, à la sensibilité, au sens de la forme – en un mot : à la *vision* de l'auteur, et à rien d'autre.

AR : Le thème central de votre livre est celui de la honte d'être québécois, de la haine de soi que vous avez surmontée en affrontant « l'Épreuve », c'est-à-dire « *le processus psychique douloureux, voire dangereux, par lequel un Québécois qui n'appartient pas à la médiocrité commune se fait violence pour s'élever, contre l'atavisme de son peuple, à la dignité de la culture et de l'histoire* ». Près d'un demi-siècle après Miron, vous revivez ainsi l'expérience qui consiste à recevoir la pauvreté en héritage, mais sur un mode quelque peu différent, puisque l'Épreuve se joue ici dans votre corps même, à travers des symptômes souffrants et mystérieux dont le sens vous apparaît au cours d'une consultation où un médecin évoque l'hypothèse de symptômes d'anxiété. Vous écrivez alors, dans ce qui me semble un des passages clés du livre : « *Je comprends trop bien de quoi il est question. Il est inutile que je le lui explique puisque ce problème est beaucoup trop compliqué pour un cabinet de médecin – et même pour un cabinet de psychologue. Mais je comprends qu'on parle de l'Épreuve. De cette Épreuve qui, au tournant de la vingtaine, a accompagné mon éveil douloureux au monde, dans le chaos et la honte, et qui s'est invitée dans mon corps comme un bacille que plus rien ne saurait déloger.* » Alors qu'il est très disert sur une foule de sujets, le journal n'explique pas pourquoi cette interprétation vous est venue, pourquoi vos douloureux symptômes seraient liés à l'Épreuve plutôt qu'à d'autres causes possibles qui nourrissent aussi le contenu du livre (tels que l'insécurité matérielle, le divorce des parents ou les déboires amoureux). Autrement dit, pourquoi avoir élu cette interprétation-là plutôt qu'une autre ? Qu'est-ce qui permet à l'auteur du journal de rattacher ses symptômes à l'Épreuve, et à l'Épreuve seulement, plutôt qu'à d'autres causes ?

CB : Si j'en crois la correspondance de Miron qui a été récemment publiée, je ne suis pas certain que la « honte » du colonisé qu'il a dû surmonter n'a pas été également vécue dans son propre corps. Il serait d'ailleurs étonnant qu'un poète qui a entrepris une telle démarche existentielle, une telle *reconquête de la langue*, ne fût pas sollicité dans les fibres mêmes de ce qu'il est, dans ses organes, ses muscles, son cœur.

Quant à mon propre mal, il ne tient pas à une anxiété « circonstancielle » qui serait cause de symptômes relativement légers, comme des vertiges ou des arythmies cardiaques. Il remonte à une quinzaine d'années. C'est un déséquilibre nerveux, d'origine psychosomatique (sans lésion organique ou neurologique d'aucune sorte), qui a provoqué au fil des ans des problèmes physiologiques graves, dont certains auraient pu mettre ma vie en danger. Pour ce que je m'en souviens, il s'est manifesté dès mon entrée dans la vie « adulte », je dirais même qu'il était déjà en germe dans mon adolescence la plus tardive, c'est-à-dire à partir de l'âge où a commencé à se poser pour moi le problème de la « culture ».

Il se peut que cette partie du livre ne soit pas assez fournie. Il faut dire que je n'avais pas forcément envie de livrer toutes les informations, pour la simple et bonne raison que je ne les avais pas toutes, et que ce que j'appelle « l'Épreuve » n'est pas et ne doit pas être, du moins pour l'instant, un concept clos, une théorie bornée. Il s'agit d'une enquête dont je découvre en même temps que le lecteur les ramifications, et qui ne se terminera qu'avec la fin du cycle autobiographique inauguré par *Voir le monde avec un chapeau*. Nous pourrions alors disposer d'un portrait complet de l'aventure.

Après des années d'errance et de recherche, j'ai obtenu il y a peu l'explication définitive de l'origine de mon mal, et ce que j'ai découvert m'a – pour dire le moins – bouleversé. Si l'explication ne vient pas infirmer l'hypothèse soulevée dans *Voir le monde avec un chapeau*, elle ne vient pas non plus la confirmer en l'état ; en revanche elle vient considérablement enrichir le concept de l'Épreuve en l'ouvrant à de toutes nouvelles dimensions, que j'ai bien l'intention dans mon prochain livre d'explorer à fond.

AR : Vous consacrez quelques belles pages à décrire les efforts que vous avez déployés pour vous réapproprier la langue française en faisant des exercices de diction, en lisant le Littré, Proust et Balzac. On pourrait y voir une illustration de ce que Gérard Bouchard appelle le « continuisme culturel », soit la stratégie qu'ont utilisée les élites canadiennes-françaises pour contrer la fameuse accusation de Durham et qui consistait à greffer la culture du peuple « sans histoire et sans littérature » sur la culture de la mère patrie. Si cette stratégie convient bien aux élites lettrées, toute la question est de savoir si elle peut s'appliquer à une partie importante de la population. Les réactions perplexes ou blessantes d'anciennes connaissances à la suite de votre métamorphose (par exemple face à ce qu'elles perçoivent comme votre « accent français ») montrent bien que la réactivation de cette référence ne va pas de soi pour beaucoup de jeunes Québécois, de même que pour des générations plus vieilles. Comment voyez-vous l'avenir à cet égard ? Fondez-vous vos espoirs dans une stra-

tégie continuiste ou faudrait-il envisager la possibilité d'une refondation culturelle, à la manière d'autres sociétés du Nouveau Monde, afin de surmonter le clivage entre les élites et la population ?

CB : Je vais vous raconter une anecdote. Dans un café, je me trouvais assis à côté de deux jeunes Québécois de souche, à peine sortis de l'adolescence. Un jeune couple très « 2016 », habillé à la mode *hipster*, la jeune femme portant des lunettes vintage des années 80 et l'homme, une barbe si fournie qu'on ne pouvait qu'avoir la nausée à la pensée de la forêt de micro-organismes qui prospérait là-dessous. Leur allure studieusement composée évoquait Brooklyn et le Mile-End, une pub d'American Apparel sans le label capitaliste. Je présume qu'ils étaient alignés sur les tendances du moment en matière de consommation culturelle : Facebook, YouTube, Netflix et Spotify ne devaient pas avoir de secret pour eux. L'on pouvait donc croire que rien ne les distinguait du reste de la jeunesse occidentale.

Je tendis l'oreille. La langue dans laquelle les deux s'exprimaient était le bon vieux joul, la langue ouvrière des Canadiens français, du milieu prolétaire dont, sans doute, eux-mêmes et leur ascendance étaient issus. Et je me disais : « Supposons qu'ils s'inscrivent à l'université, dans l'un de ces programmes généralistes à cheval entre la littérature et les sciences sociales. Qu'entendront-ils de la bouche de la plupart de leurs professeurs ? » La doxa qui, depuis au moins vingt-cinq ans, s'articule autour des thèmes de l'hybridité, du métissage, de la déconstruction et de la fétichisation des minorités ethnoculturelles et sexuelles, au détriment de toute forme de référent majoritaire. À cette aune, la notion de culture nationale ne survit, au mieux, qu'à titre de résidu folklorique ou, au pire, qu'à titre d'épouvantail réactionnaire. Or c'est vraiment à travers le prisme national (je n'ai pas dit *nationaliste*) que peut se comprendre le joul et sa généalogie, et que l'aliénation qu'il véhicule peut être comprise.

Ni le chiqué du capitalisme ni les brumes du postmodernisme ne suffisent pour venir à bout de l'atavisme de la honte. Aussi longtemps que celui-ci n'aura pas été transcédé, il reviendra hanter la conscience collective à la manière d'un fantôme, quelles que soient l'époque et la mode idéologique en vigueur. C'est tout l'intérêt du combat mironien avec la langue – une aventure qui, à mes yeux, demeure extrêmement actuelle, et qui constitue pour un Québécois la meilleure voie d'accès à la souveraineté individuelle. Traverser et vaincre l'Épreuve, c'est la condition *sine qua non* pour parler d'une voix vraiment authentique, pour entretenir un rapport créateur à l'art et à la connaissance.

Cette « stratégie », pour reprendre votre formulation, n'est pas la plus populaire de nos jours, c'est le moins qu'on puisse dire. Il faut ramer à contre-courant de l'institution si on veut la mener à terme. La tendance dans les milieux universitaires est au déni et au refoulement. Le Québec historique s'y voit bien souvent réduit à une majorité sociologique de boueux racistes irréformables, heureusement en voie d'érosion démographique. Le premier réflexe du parvenu qui a réussi à se soustraire au Québec de souche pour faire un doctorat

à Montréal est d'adopter les codes sociaux d'un milieu qui s'est imperméabilisé à l'expérience historique québécoise, et encore plus au sentiment de précarité qui l'accompagne. Le clivage entre les « élites » et le peuple, c'est surtout là que je le vois.

Que des personnes m'aient qualifié de « prétentieux » parce que j'osais trahir l'atavisme de la honte en parlant devant elles un français correct, tendant vers la maîtrise souveraine plutôt que vers le masochisme, me gênait du temps où j'étais plus jeune, mais me ferait hausser les épaules aujourd'hui, de la même façon que me font hausser les épaules les accusations de pédantisme dans les journaux locaux, sous prétexte que je cite Baudelaire et La Rochefoucauld (quel provincialisme idiot). Ces réactions attestent au contraire que l'on touche ici au nerf de ce que nous sommes – et de ce que nous nous refusons à être. Loin de vouloir esquiver ce conflit, je veux l'approfondir ; ne pas détourner la tête et extraire le pus de la blessure. C'est là qu'il faut placer le scalpel.

Sur le seul plan ontologique, la honte est ce que nous avons de plus solide. Toute « refondation » qui s'appuierait sur une utopie abstraite, de gauche comme de droite, est vouée à l'échec. Le rôle des philosophes, des écrivains et des artistes devrait être, selon leur tempérament propre, de symboliser, et donc de transformer en culture, l'expérience ontologique qui traverse la communauté dans laquelle ils s'inscrivent. Et le projet collectif qui doit en naître (dans vingt-cinq, cinquante ou cent ans ?) suivra, non parce que ces artistes l'auront décréé, mais parce qu'ils auront semé des graines fertiles, et que des héritiers volontaires leur succéderont pour en cueillir et en transformer les fruits.

Dans son *Journal*, Gombrowicz reproche à la Pologne (qui fait penser à bien des égards au Québec) de recourir à des formes infécondes, qui ne tiennent pas compte de sa personnalité propre, et de vivre en permanence dans l'irréalité. Il propose de faire des défauts et des carences de la Pologne des éléments dynamiques, de les faire participer au projet national, alors que tout le projet national consiste, au contraire, à les nier, et à *faire comme si* la Pologne était une « société normale » du même niveau que la France ou l'Angleterre. Je pense la même chose en ce qui concerne la honte et la pauvreté québécoises. Elles devraient faire partie du projet national, non en tant que repoussoirs (comme chez certains universitaires) ou de fétiches (comme chez certains prolétaires joulisants), mais en tant qu'éléments dynamiques d'une émancipation véritable.

Pas plus que Miron je ne me tourne vers la « référence française » pour greffer la culture de mon peuple à la mère patrie, ou encore parce que je rêverais de devenir Français. Je le fais parce que la France est dépositaire de la verticalité en matière linguistique (ce n'est certainement pas chez les Américains que les Québécois se pénétreront du génie de leur langue). Toute émancipation doit s'appuyer sur une verticalité ou une transcendance pour s'accomplir ; sinon, elle avorte et dégénère en pastiche. Dans *Voir le monde avec un chapeau*, le fond est ainsi profondément québécois alors que la forme, elle, est française. C'est dans cette dialectique que le livre puise sa vitalité créatrice. Ce n'est pas une « stratégie »,

mais une poétique, et elle vise à exprimer pleinement ce que je crois être la vérité, dans les mots et les métaphores les plus justes possibles.

Il nous faut trouver, à travers la maîtrise d'une langue que nous avons en partage avec d'autres, un langage qui nous soit unique. Poser à l'Américain n'est pas plus une solution que de poser au Français. « Québécois, j'ai à vous parler de la honte dans un langage qui n'est pas celui de la honte », ai-je écrit dans mon livre. La honte dans le langage de la honte donne le joual ou le franglais, soit l'impuissance. Une langue riche qui évacue la honte peut déboucher sur une réussite, mais ce sera une réussite isolée, qui ne sera pas le produit d'une mise en tension authentique avec notre expérience historique. En revanche, la pauvreté sublimée dans une langue riche donne des résultats autrement plus intéressants, me semble-t-il. C'est dans cette voie que je me suis engagé.

AR : Comme dans votre dernière réponse, votre livre brosse un tableau de la vie contemporaine en présentant des scènes qui se passent dans des lieux publics, tels que des parcs, des cafés, des commerces, des restaurants, ou encore simplement sur le trottoir ou dans les transports en commun. Vous y jouez souvent un double rôle, en ce sens que vous êtes à la fois un personnage et l'interprète de ces situations où vous analysez les gestes des gens que vous croisez (jeunes femmes, mendiants, badauds, collègues, etc.). Une part importante du journal s'adonne ainsi à la description de comportements, d'attitudes, de mentalités propres à notre époque ou à la société québécoise. Mais il arrive, ici et là, que le lecteur, en s'appuyant sur le même récit, soit tenté d'en faire une lecture autre que celle que vous proposez. Je pense, par exemple, à la fameuse lettre où vous attribuez à de l'avarice la résistance de votre père à vous octroyer la somme de mille dollars que vous lui réclamez, et donc à un manque de sollicitude de sa part. Or on pourrait aussi envisager l'attitude paternelle sous un jour plus positif, en considérant que sa réticence vise à « passer un message » à son fils, dont le journal nous apprend qu'il prône le dandysme, qu'il a déjà quitté un emploi dans une sorte de coup d'éclat et qu'il achète à l'occasion des accessoires luxueux : tu as maintenant plus de trente ans, sois indépendant et autonome, ne me demande pas d'argent et vole de tes propres ailes, etc. Quelques pages plus loin, vous évoquez d'ailleurs une scène où le père fanfaronne devant son congélateur rempli de viande en disant : « Je suis autonome, moi ! Je suis autonome ! » Paroles que vous associez aussitôt à un désir d'autarcie de sa part, mais où l'on pourrait voir le même message formateur adressé à son garçon adulte. D'un point de vue littéraire, la possibilité de tels écarts entre les interprétations que propose le narrateur et d'autres interprétations que permet le texte est très intéressante, car elle nous amène à conclure que la propension du narrateur à fixer le sens des êtres et des événements n'est peut-être pas à toute épreuve, et donc qu'il ne domine pas complètement le jeu des significations. À mes yeux, c'est dans ces moments où le narrateur pourrait être dépassé par le sens des événements qu'il analyse que le texte acquiert sa plus grande richesse, puisqu'aux significations explicites que formule le narra-

teur-analyste s'ajoute alors la profondeur du non-dit et de la polysémie. Plusieurs autres passages du livre m'ont donné cette même impression, notamment les scènes de rencontre avec des inconnues. Était-ce un effet que vous avez cherché à produire ou souhaitiez-vous représenter une sorte de narrateur extralucide, qui aurait le fin mot sur tous les êtres qu'il observe ? Je pose la question parce que le narrateur s'exprime souvent avec un ton de certitude.

CB : Dans *Voir le monde avec un chapeau*, l'ambiguïté de l'existence est miroitante, et perce dans les métaphores aussi bien que dans les situations. La relation au père est assurément la plus complexe et la plus riche, et ce n'est certes pas parce que le narrateur s'autorise, vers la fin du livre, une lettre de rupture en livrant ses raisons et son « analyse » qu'il se transforme soudain en une marionnette théorisante. Il ne faut pas confondre *affirmations* et *certitudes*. À ce compte, le processus de symbolisation est vicié à la base, et il faudrait en comprendre qu'il serait impossible ou interdit, au Québec, d'assumer une parole quelle qu'elle soit, parce que suspecte de « conclure ». Rendu à ce niveau ce n'est plus de la « complexité » mais de l'indifférenciation, non plus de la sophistication mais un manque de personnalité. La forme hybride de *Voir le monde avec un chapeau*, qui alterne entre le récit et l'aphorisme, l'essai et la poésie en prose, est le reflet d'une aventure existentielle originale qu'une application scolaire et systématique du « *show, don't tell* » – un principe qui n'est pas sans valeur mais qui, grâce à la prolifération des ateliers en création littéraire, a été transformé au fil des ans en lieu commun, voire en un véritable dogme – serait venue complètement dénaturer.

À la fois roman d'apprentissage et journal, ce livre raconte une émancipation et une naissance littéraire (l'une n'allant pas sans l'autre). Il est donc parsemé de scènes où le narrateur jeune est démenti par la réalité, où il erre, s'écarte du chemin, avant de s'engager dans une nouvelle voie plus créatrice. C'est l'aspect comique du livre. Le narrateur adulte, malgré sa maîtrise de la langue et un ton volontiers caustique, n'est pas si différent, même si ses désillusions prennent une couleur beaucoup plus tragique. Ainsi est-il certain de connaître son père, jusqu'à ce qu'un incident autour d'une somme d'argent dérisoire lui montre que non : il ne le connaissait que sous une figure idéalisée en partie fautive. Jusqu'à la toute fin, le narrateur prétendument figé dans ses jugements vit donc dans l'illusion, porté par cet aveuglement si coutumier à tous ceux qui aiment.

La tournure pour le moins singulière de votre question, ainsi que les réactions publiques ou privées que j'ai pu récolter ici et là sur le sujet, me montrent à quel point j'ai eu raison d'inclure la lettre au père. Extraire le pus de la blessure, disais-je. Par son contenu, mais peut-être davantage par *l'acte* qu'elle symbolise, qui consacre le désaveu du père par le fils, elle touche aux tabous les plus (dé)structurants du Québec, sinon du Canada français.

« Polysémie », comme vous aimez vous compliquer la vie. Disons les choses clairement : il y a les lecteurs qui *acceptent* la lettre au père, et ceux qui la *refusent*. Toute leur lecture du livre

sera teintée et, au besoin, réinterprétée de bout en bout, dans les moindres détails, par le fait qu'ils auront accordé ou non créance au narrateur quant au motif qui lui a inspiré ce geste crucial. Nommer la honte, ça peut aller, Miron a prouvé que c'était recevable. Mais nommer la castration du père ? Nommer son incapacité, malgré d'évidentes qualités personnelles, à transmettre un patrimoine symbolique et matériel, à faire de son avoir un vecteur de vie et non de seule survie, à se faire le gardien des valeurs supérieures et non seulement des valeurs inférieures ? Des lecteurs ont été témoins d'un acte qu'ils ne se seraient jamais autorisés à commettre pour leur compte, et se sont ainsi vus ramenés à leurs propres manques et interdits psychiques. Il était naturel que cela vînt avec quelque scandale ou résistance.

Le parcours raconté dans mon livre, bien que ponctué de plusieurs détours et chemins de traverse, converge dans une seule et même quête : la quête de souveraineté individuelle. La jubilation de réaliser la totalité de sa personne, dans le respect de sa nature et de ses dons, et de devenir pleinement soi-même. Or une telle aventure, qui met au-dessus de tout la « loi de la vie », c'est-à-dire une loi qui juge en toute chose selon les exigences de l'amour et de l'honneur, de la liberté et de la vérité, vous place – c'est fatal – en porte-à-faux avec votre famille, mais également avec le reste de la société. « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère... » Ces paroles splendides et toniques du Christ, dans l'Évangile selon saint Matthieu, nous rappellent, non que la vérité est chicanière, mais que le chemin où elle nous fait nous engager n'est pas – et ne sera jamais – un chemin tranquille.

Chaque fois que j'ai franchi un nouveau palier dans ma quête de souveraineté, j'ai dû affronter le jugement, l'incompréhension, le ressentiment, bien souvent, hélas, de la part de ma propre famille (mais pas seulement), et chaque fois cela m'était présenté sous la forme du « bon sens » et du « raisonnable », autrement dit de la moraline. Il a déjà été dit à Carl Bergeron que le bon sens le plus élémentaire exigeait qu'il continuât d'étudier dans un programme technique et de se promener au cégep avec un coffre à outils rouge « pour avoir un métier plus tard » (il faut quand même le faire !). Des tentatives de neutralisation similaires se retrouvent dans plusieurs autres passages du livre. Tout ce que j'aime dans la vie, j'ai dû le conquérir à la force du poignet, et le sortir de la boue où l'héritage de la honte l'avait laissé traîner, à commencer par la langue française, si massacrée au Québec. Le miracle est que cela n'ait pas débouché sur un rejet haïeux de mon peuple ou de ma famille (comme chez tant d'autres), mais bien sur un appel au redressement, à un appel vers le haut que je crois très positif. C'est d'ailleurs tout le sens de l'adresse lumineuse aux parents à la fin du livre.

Que la société québécoise, dans ses couches les plus profondes et « aliénées », fût profondément malade, je n'en doutais pas, mais dans un recoin de mon esprit subsistait la naïveté touchante que l'accès aux études supérieures avait suffi chez les générations plus scolarisées à cicatriser la plaie. Or

il n'en est rien. C'est la leçon la plus forte que je tire plus de six mois après la sortie de *Voir le monde avec un chapeau*. Sur le plan ontologique, une fraction significative des Québécois « modernes » de 2016 sont au même point que les Canadiens français des années 1930 ou de 1845. Ils sont prisonniers des mêmes archétypes, obéissent aux mêmes atavismes. « Ingrat », « prétentieux », « pédant », « arrogant », j'ai tout entendu. Comme par hasard, ces épithètes sont exclusivement le fait de ceux qui refusent la lettre au père ; et non moins par hasard, ceux-ci ont presque tous quelque chose à reprocher au dandysme, que dans leur « relecture » ils réduisent à une concoction de leur invention qui n'a rien à voir avec la réalité.

Le dandysme, du moins tel que je le définis dans mon livre, est l'aboutissement d'une émancipation qui dès le départ s'inscrit sous le signe de la recherche de la beauté, dans une société inachevée et à bien des égards tribale, programmée pour résister viscéralement à toute forme de verticalité. C'est une marque de souveraineté, qui annonce une belle et grande nouvelle : le style conquis de haute lutte est devenu un art de vivre, et cet art de vivre prépare, amoureusement, un destin appelé aux plus hautes réalisations. Il n'a que peu à voir avec la richesse ou la pauvreté matérielle *stricto sensu*. À quarante mille ou quatre cent mille dollars par année, on peut être un dandy ; le compte en banque n'a rien à y faire. C'est une esthétique, mais peut-être d'abord une éthique, qui place le panache devant le calcul, l'honneur devant la moraline.

Le dandy n'est pas avare, il est généreux. Sans doute, celui de *Voir le monde avec un chapeau* n'est pas riche : il vit dans une garçonnère et n'a pas d'auto, pas de télé satellite, pas de barbecue ; mais il ne dédaigne pas, quand il le faut, claquer son fric pour un repas gastronomique qui le remettra d'aplomb, et qui lui inspirera une nouvelle page de l'œuvre qu'il est en train d'écrire, ou encore pour une belle écharpe, qui le consolera de quelque mesquinerie qu'il aura subie. Si indépendant qu'il soit (il a quitté la maison familiale dès qu'il en a eu l'occasion, l'été de ses dix-huit ans, pour ne plus jamais y revenir), il s'attend lorsqu'il est frappé par un mauvais sort exceptionnel, comme y est sujet n'importe quel mortel une ou deux fois dans sa vie, par exemple en faisant face simultanément à la maladie (une maladie douloureuse, qui lui coûte la peau des fesses en traitements) et à la suppression de son emploi, à pouvoir se tourner avec confiance vers une figure paternelle pour un petit coup de main – surtout s'il s'agit, comme c'est son cas, d'une première fois en près de dix ans. Oh ! pas grand-chose, un chèque de mille dollars, qui lui permettrait de traverser l'œil de la tornade avec un peu plus de paix au cœur.

Alors, quand il voit le père se perdre en faux-fuyants, sans avoir le courage de lui opposer un refus franc, et prétendre une fois la conversation ouverte qu'il n'a pas l'argent, une somme dérisoire qui correspond au budget annuel pour nourrir et soigner son chien, eh bien, voyez-vous, le dandy qui adore pourtant son père s'étonne, puis a le cœur brisé. Il comprend qu'il vient d'être trahi. Et comme il est honnête et très intelligent, ce n'est pas à lui que vous réussirez à faire croire qu'il ne s'est rien passé. Une semaine plus tard, un ami généreux qui partage la même éthique que lui répare l'affront,



en glissant avec discrétion, entre le récit de deux anecdotes, une enveloppe sous la table qui contient les mille dollars. Après un bref moment de confusion, il accepte sans s'appesantir – et c'est avec bonheur que les deux amis poursuivent leur conversation. Il ne faut pas s'y tromper, toutefois : au plus profond de lui-même, le dandy est ému au-delà de tout ce qu'il peut en dire. Encore aujourd'hui, en écrivant ces lignes, de gratitude les larmes lui montent aux yeux.

L'avarice n'est pas le plus sympathique des sept péchés capitaux. Et pourtant elle existe. Faire semblant de ne pas avoir vu ce que j'ai vu, par lâcheté, par désir de maintenir une unité familiale factice, en me livrant à une rationalisation délirante de « bon fils » obéissant et hypocrite, eût constitué à mes yeux une faute métaphysique grave, dont je ne serais pas sorti indemne. Je suis écrivain, ma vocation est d'aller jusqu'au bout de ma vérité, jusqu'au bout de moi-même ; ce n'est pas de m'arrêter à mi-chemin pour préserver les conditions philistines du confort. Croyez-vous vraiment qu'un livre comme *Voir le monde avec un chapeau* eût été possible si je ne m'étais pas permis ce que je me suis permis avec mon père ? Croyez-vous vraiment qu'il soit possible de faire une œuvre digne de ce nom – une œuvre qui soit autre chose qu'une bibliographie pour le Conseil des arts : qui change des vies, qui bouleverse la société – en conservant une psychologie de « bon fils » ? Pour devenir un esprit libre, il faut un grand oui inaugural qui soit en même temps un grand non : le refus de l'avachissement et du mensonge social.

Carl Jung prétendait qu'un peuple qui ne réussit pas à « faire l'histoire » dans la sphère privée, notamment dans les rapports entre pères et fils, ne saurait jamais faire l'Histoire dans la sphère publique. C'est dans l'exercice concret de la liberté dans la vie la plus immédiate et intime que se décide à terme l'avenir des nations, et ce n'est certes pas en maquillant le refus du conflit sous une « maturité » petite-bourgeoise de pacotille, ni en se retournant contre ceux qui osent faire ce qu'eux-mêmes n'oseraient pas faire dans leur propre vie, que les Québécois quitteront ce somnambulisme ontologique que Groulx appelait « la zone neutre de l'existence », et qu'ils deviendront enfin des individus agissants et autonomes au regard de l'Histoire.

Les Québécois devront finir par comprendre que l'héritage de la honte ne se transmet pas impunément entre eux, qu'il y a un prix à payer pour *encaisser* l'inencaissable et pour continuer, en toutes circonstances, de faire comme si de rien n'était ; comme si rien, jamais, n'avait lieu ni ne portait à conséquence dans ce pays. Enfin ils devront apprendre à se passer de cette commode et asphyxiante alliance avec le père castré, qui leur permet la survie mais leur interdit la vie, pour devenir eux-mêmes des pères, j'entends par là non de simples géniteurs mais des esprits souverains, qui seront en mesure de donner une direction à l'histoire dont ils ont la responsabilité. Si *Voir le monde avec un chapeau* et mes autres livres qui suivront concourent à leur en faire prendre conscience, et à susciter au passage des vocations chez les cœurs les plus nobles et les tempéraments les plus intrépides, alors je considère que je n'aurai pas écrit en vain. ■



**GEORGES
LAOUN**
OPTIC I E N

TOUT CE QU'IL VOUS FAUT POUR MIEUX LIRE VOTRE REVUE CULTURELLE PRÉFÉRÉE.

examens de la vue sur place



www.georgeslaoun.com

4012, rue Saint-Denis T. (514) 844-1919

1396, rue Sherbrooke Ouest T. (514) 985-0015